

**LES CREWARDS**

NATHALIE ACHARD

La vérité a toujours une sale gueule

J'AI LU

Nathalie Achard a été chargée de communication chez Greenpeace, directrice de campagne de SOS Méditerranée et directrice de la communication du Mouvement Colibris. Elle a reçu le prix Legal Hacker à l'occasion du 11<sup>e</sup> Grand Prix de la communication solidaire en 2016.

Désormais médiatrice et formatrice à la non-violence, elle organise des formations à la non-violence au sein d'associations, anime des stages de responsabilisation et de restauration du dialogue en prison, et soutient les collectifs innovants pour favoriser la coopération.

*Les crevards* est son deuxième roman policier, après *Week-end entre amis*, également disponible aux Éditions J'ai lu.



# Les crevards

DE LA MÊME AUTRICE  
AUX ÉDITIONS J'AI LU

*Week-end entre amis*

# NATHALIE ACHARD

Les crevards



© Hachette Livre (Marabout), 2023

---

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Prologue

Quelques secondes et tout bascule.

Une ruelle mal éclairée, une ombre massive qui se détache d'un porche et percute brutalement un passant distrait par son smartphone. Une courte empoignée à l'issue sans surprise. Trois coups de poing assénés avec force et précision. Un homme à terre, déboussolé et affolé. Son assaillant, debout, calme et silencieux.

Une tentative pour se relever, anéantie par un coup de tibia dans les côtes qui coupe le souffle. Un mouvement de reptation pour s'éloigner, bloqué par un pied lourdement chaussé qui appuie sur le dos. Le pantalon maintenant souillé d'urine, l'homme terrassé n'a plus qu'à déclarer forfait. Et la voix baignée de larmes, supplie :

— Arrêtez, arrêtez, par pitié ! Je vous file tout ! Mon fric, ma montre, mon téléphone, mon ordinateur. Tout ! Mais arrêtez !

Minuit passé. Les chances pour qu'une personne emprunte cette allée sont dérisoires. Et, même dans cette éventualité, les deux protagonistes savent que la violence qui les unit maintenant a créé autour d'eux une zone infranchissable. Une intimité invincible. Des rires et des cris de joie jaillissent d'un bistrot à quelques dizaines de mètres de là et émaillent le silence pesant que le vainqueur de l'empoignade laisse planer. Nul ne se doute de ce qui se joue, ici, à portée de voix. Tout le monde s'en fout. L'homme au nez cassé se revoit s'amusant et buvant avec ses amis. Dans « son » bar, « son » repaire depuis toujours. Ironie du sort, c'est exactement ce qu'il faisait, quelques minutes plus tôt. Il se demande combien de personnes se sont faites agresser, ici même, pendant qu'il s'enfilait pinte sur pinte en...

Son vagabondage mental est interrompu par une voix rauque :

— Je te le confirme : tu vas tout me filer. Téléphone et ordinateur. Et tes codes aussi. Sans oublier le carnet.

L'homme à terre sursaute et répond plaintivement :

— Les codes, aussi, oui, bien sûr... Mais le carnet ? Je vous promets, il ne vous servira à rien. C'est pour mon travail. Ça n'a aucune valeur pour vous, je vous le jure, et pour moi c'est...

— Ta gueule ! gronde l'homme en appuyant un peu plus sur le dos meurtri du contestataire, qui étouffe un cri de douleur.

— C'est pas comme si tu avais le choix, connard.

Tout en maintenant la pression, il reprend posément, comme si la rage qui était aux commandes quelques secondes plus tôt s'était évaporée par enchantement :

— Contente-toi de faire ce que je te dis. Et de me simplifier la vie. Comme ça, tu sauveras la tienne. Je vais te laisser respirer, tu vas arrêter de résister, tu vas rester calme et tu vas me filer les codes et le carnet. C'est clair ?

Quinte de toux, voix écorchée :

— Oui, oui, c'est très clair ! En fait, tout est écrit sur la première page du carnet...

Le voleur grimace et poursuit, toujours calme, presque tendre :

— C'est pas bien malin, ça. Bon... En fait pour me simplifier encore plus la vie, tu sais quoi ? Je vais prendre ton sac.

L'homme au sol, l'œil droit injecté de sang, riposte faiblement :

— Non, s'il vous plaît, laissez-moi mes clefs. Je vis seul. Personne ne pourra m'ouvrir. Il vaut mieux que je rentre chez moi. Au pire, demain, j'irai voir un médecin et je raconterai n'importe quoi. Je ne parlerai pas de vous, bien sûr ! De toute façon, je ne vous vois pas, il fait trop sombre...

À ces mots, l'agresseur se met à genoux et rapproche son visage pour être visible.

— Et là ? Tu me vois, là ? dit-il dans un souffle rauque, qui empeste l'épuisement.

Paniqué, le suppliant détourne avec difficulté la tête. Il est conscient que plus il en apprend, plus ses chances de survie diminuent. Il tente de protester :

— Non ! Non ! Je ne veux rien savoir sur vous. Je vous promets, j'inventerai une histoire.

— Ah, ça, je te fais confiance pour inventer des histoires. Tu es un grand spécialiste. D'ailleurs, tu en vis, pas vrai ? Mensonges et manipulations en tout genre... Mais tu es un artiste, alors on applaudit et on en redemande.

La surprise fige les traits brouillés de souffrance et de frayeur de l'homme blessé. Son agresseur le connaît ? Il voudrait répondre, mais il ne parvient à articuler aucun mot. Tétanisé.

— Bon, allez, ça suffit. Finissons-en. J'en peux plus.

De la main gauche, l'assaillant bâillonne sa victime et, de la droite, lui enserre le cou. Borborygmes liquides. Gesticulations grotesques. Dans le regard de l'homme qui s'étouffe, une vague brûlante d'incompréhension. Comme pour répondre à sa question silencieuse, dans un souffle, une confession :

— Oui, je t'ai menti. Tu vois, moi aussi, je sais faire. Je vau pas beaucoup mieux que toi. Mais je peux pas te laisser repartir. C'est impossible. Je suis désolé. Vraiment désolé. J'aimerais que tu me croies... Ça, c'est vrai.

Quelques secondes de lutte inégale. Le corps asphyxié tressaute, se cabre, espère jusqu'au dernier moment. Puis l'abandon, presque langoureux. L'oubli, soulagé, de cette vie éprouvante.

— Vraiment... J'aimerais vraiment que tu me croies...

Le meurtrier se relève lentement. Une onde de fatigue et de chagrin altère la dureté de ses traits. Pas le temps pour ça. Il ne lui reste plus que quelques heures pour tout finaliser. D'abord traîner le corps derrière les poubelles. Pas la peine d'en faire plus.



7 h 45

— Dépêchez-vous ! C'est infernal, j'ai l'impression de passer ma vie à vous cornaquer !

— *Cornaquer ?* Eh bien, chérie, tu attaques fort. Avant 8 heures du mat', direct un mot que personne ne risque de comprendre. Vous avez compris, vous, les jumeaux ? *Cornaquer ?*

Avachis en bout de table, le regard rivé sur leurs portables, les adolescents interpellés émettent une onomatopée aussi informe que leurs céréales détrempées qui marinent depuis vingt minutes dans le lait. Leur père comprend un « non », leur mère un « oui ». Ils sont passés maîtres dans l'art de répondre exactement ce que leurs parents souhaitent entendre. Léa éclate de rire et montre à son frère Théo une courte vidéo sur son téléphone. Il s'esclaffe à son tour. Leurs parents suspendent leur conversation, espérant être mis dans la confidence. Théo se contente d'un « Vous capterez rien » qui les soulage. Ils éviteront l'inconfort d'être insensibles

à ce qui déclenche l'hilarité de leur progéniture. Et le désagrément d'essuyer le mépris que leurs enfants ressentent à leur égard dans ces moments récurrents d'incompréhension. Un gouffre qui se creuse jour après jour, discussion après discussion. La femme cornac profite de cet instant de flottement pour renchérir :

— Merci à toi aussi pour cette contribution matinale, *chéri*, mais il n'en reste pas moins que Théo et Léa doivent partir dans dix minutes s'ils ne veulent pas, une fois encore, se retrouver à la porte du collègue...

Les deux concernés font mine de trouver cette perspective réjouissante, enchaînant à une vitesse surhumaine les selfies de leurs mines hilares accompagnées des incontournables « V » de la victoire. Leur mère poursuit, indifférente à leurs pitreries :

— Ce qui entraînerait bien évidemment une série de complications qui gâcheraient leur parfaite petite vie d'enfants pourris gâtés. Car il est inenvisageable que vous merdiez cette troisième comme vous semblez décidé à le faire ! Et moi, je dois décoller dans un quart d'heure, grand maximum, pour attraper le RER de 8 h 10.

Quelques secondes de silence. Puis, repliant avec un calme savamment étudié le journal qu'il n'a pas cessé de lire pendant que son épouse parlait, l'homme répond :

— C'est quoi le vrai problème, Alexia ? Tu me perds, là. Qu'est-ce qui pourrait empêcher que tout se passe comme prévu, mis à part ton énervement qui stresse tout le monde ?

Il n'en faut pas plus pour que son épouse se lève brusquement et sorte de la salle à manger, escortée d'un sonore « Va te faire foutre ». Les jumeaux se regardent, effarés. En quelques secondes, Théo engloutit trois énormes bouchées du magma informe qui a figé dans son bol. Comme tous les matins, Léa n'a rien mangé et bénit cette engueulade qui lui évite un énième sermon de sa mère sur le gaspillage alimentaire. La dernière fois, c'était son père qui avait mis fin à la litanie en félicitant Léa pour sa silhouette de mannequin et en demandant à Alexia de la lâcher un peu. « Eh oui, ma chérie, notre fille est en train de devenir aussi belle que toi, et peut-être même plus. Il va falloir t'y faire. Pas la peine d'invoquer la faim dans le monde, ou l'écologie. C'est juste la vie, son évolution, et on n'y peut rien. Juste accepter. »

Théo avait pouffé et lâché avec dédain un « Léa-mannequin-boudin ». Une aubaine ! La mère des jumeaux avait pu laisser libre cours à la colère provoquée par l'intervention de son mari en punissant Théo pour cette remarque déplacée. Pour Léa, cette matinée avait été l'anti-chambre de l'enfer : se retrouver au centre de l'attention, tout le monde donnant son avis sur ce qu'elle faisait, ne faisait pas, devrait faire,

encore et toujours, au sujet de son corps, ce corps répugnant... Aussi, cette altercation matinale entre ses parents est ce qui peut lui arriver de mieux.

Les ados sortent de table et montent en courant dans leur chambre pour prendre leur sac et leur veste. Éric finit son café avant de rejoindre son épouse, qui s'affaire dans la cuisine. La vaste maison en meulière, baignée de lumière, semble indifférente à l'agitation de celles et ceux qui l'occupent. Plus d'un siècle d'existence et des milliers de disputes conjugales plus tard, elle sait que tout a une fin et que ce qui semble aujourd'hui essentiel n'aura plus aucune importance dans une poignée d'années. « À quoi bon tout ce raffut ? » semble-t-elle penser, résignée.

— OK, Alexia, tu m'expliques ? C'est quoi cette humeur de merde ? Ça devient pénible, tu sais. Ce soir, c'est le week-end, on va pouvoir souffler. Et la journée va être géniale ! Je vais boucler ma session de formation par un grand final, qui promet d'être spectaculaire. Quant aux gosses, ils n'ont pas cours cet après-midi. On pourra aller faire les courses tous ensemble pour le dîner. N'oublie pas que c'est moi qui suis aux fourneaux. Tu n'auras à t'occuper de rien. Juste profiter ! Ah oui, j'ai cru comprendre que tu avais deux rendez-vous importants aujourd'hui... C'est ça qui te préoccupe ?

— Tu as « cru comprendre » ? Waouh ! J'imagine que je ne peux pas espérer plus que ça.

Depuis lundi, toute l'attention d'Éric est focalisée sur la formation qu'il anime en visio, chaque matin, de 9 h 30 à 13 heures. Ses pensées obnubilées par son webinaire pèsent lourd sur l'ambiance de la maisonnée. Tout ce qui n'est pas en lien direct avec ce sujet est au mieux ignoré, au pire minimisé et repoussé avec agacement.

Alexia poursuit :

— En effet, j'ai deux rendez-vous importants, dont une mammographie qui me terrifie.

Éric ouvre grand la bouche et se rapproche d'Alexia pour la prendre dans ses bras. Elle recule.

— Arrête ça tout de suite ! Tu n'en as rien à foutre.

Il proteste. Tente une nouvelle fois de l'enlacer. Les yeux baignés de larmes, elle le repousse d'un coup sec du plat de la main. Il s'écarte. Surpris et irrité. Ils restent quelques secondes face à face à se fixer. Figés. Puis avec dégoût, comme si une odeur écœurante se dégageait de lui, Alexia le contourne. Sur le pas de la porte de la cuisine, d'une voix à la fois forte et craquelée, elle récapitule :

— Théo ! Léa ! Ne traînez pas à la sortie du collège ! Vous rentrez directement. Le déjeuner est dans le réfrigérateur. C'est la salade de pâtes. Je répète : la salade de pâtes ! J'en ai ras-le-bol que vous engloutissiez tout et n'importe quoi sans réfléchir comme des goinfres décérébrés.

Enfin, surtout toi, Théo. Après, il ne reste plus rien pour préparer ce que j'avais prévu. Je compte sur vous pour mettre vos assiettes et vos couverts dans le lave-vaisselle. Quand je rentrerai, vers 16 heures, non seulement vous serez là, mais en plus tout sera rangé et nettoyé. C'est clair ? Vous viendrez avec votre père et moi faire les courses. Et ce n'est pas une question !

Vague assentiment des jumeaux qui dévalent les escaliers. Ils savent qu'ils parviendront à échapper à la corvée des magasins, surtout s'ils ont débarrassé la table. Mais ce ne sont que des détails. Ce qui leur importe, c'est qu'avant le retour de leur mère, et après la sempiternelle salade de pâtes, ils pourront faire tout ce qu'ils veulent. Hors de question de rester cloîtrés ici. Léa va retrouver Benjamin au parc pour une longue séance d'embrassades, qui a pour seule vertu de rendre ses copines jalouses, la principale intéressée trouvant ce contact baveux répugnant. Mais c'est le prix à payer pour être populaire. Théo, lui, ira chez Jules, qui lui a promis de le laisser manipuler le Smith & Wesson de son père. Comme une aumône. Comme s'il n'avait jamais eu entre les mains une arme et que son pote lui concédait un honneur démesuré. *La gueule qu'il va faire, ce connard de Jules, quand il va voir ce que je lui réserve !* est la principale pensée qui occupe l'esprit du jeune homme, à mille lieues de tout ce qui se déroule autour de lui ce matin.

Galvanisé par l'énergie autoritaire de son épouse, Éric reprend la parole :

— Chérie, tu as pensé à faire un peu plus de salade, comme je te l'ai demandé. Pour la surprise. Tu te souviens ?

Alexia se tourne lentement vers lui et prend son temps avant de répondre :

— Évidemment que j'y ai pensé ! Comment j'aurais pu faire autrement ? Hier soir, tu n'as pas arrêté de nous bassiner avec cette matinée fabuleuse que tu t'apprêtes à vivre et la surprise que tu réserves aux jumeaux, à leur retour du collège. Une surprise qui implique que je doive prévoir à manger pour une ou deux personnes en plus. J'ai bon ? Je vais avoir une bonne note ?

Éric sent que la situation lui échappe. Il se revoit en effet au dîner soliloquer comme pour s'étourdir. Il est tellement obsédé par cette matinée. Des semaines de préparation pour quelques heures qui se révéleront soit catastrophiques, soit magistrales. Pas de demi-mesure. Et puis ce silence pesant autour de la table presque chaque soir s'il ne se donne pas la peine de trouver un sujet de conversation... C'est insupportable. Alors oui, il s'était mis à parler, parler, parler, sans attendre de réponse : boulimie de mots pour étouffer son angoisse.

Vu de l'extérieur, de l'autre côté de la fenêtre, le spectacle était certainement réjouissant. Une famille unie autour d'une table dressée avec goût, dans une salle à manger à la décoration

élégante – dont l'incontournable bibliothèque richement garnie. Sans télévision, ni téléphone, un couple et deux adolescents partageant un repas, ce moment unique, pierre angulaire de tous les liens familiaux harmonieux. Comme dans un magazine. Foutaises. Il parlait seul. Privés de leur téléphone-doudou, les gosses étaient nerveux et absents comme des junkies en manque. Alexia, elle, était absorbée par des considérations qui soit excluait Éric, soit le vouaient aux gémonies.

Alexia profite du silence de son mari pour aller jusqu'au bout de sa pensée :

— Puisque nous avons la chance de discuter tous les deux, j'ai une question à te poser : comment se fait-il que, ce soir, ce sont les Maroux qui viennent, et pas Nicolas ? En général, lorsque l'un de tes amis participe à tes formations, c'est avec lui que nous devons dîner le dernier jour. Pour nous régaler de vos médisances sur les autres stagiaires, profiter des flatteries que ton pote ne manque jamais de proférer à propos de ta formidable pédagogie, de ton charisme, et j'en passe. Pourquoi pas cette fois ? Tu vois, Éric, ma confiance est tellement abîmée que je me dis qu'il y a forcément un truc qui m'échappe. Et que ce qui m'échappe, ça pue la merde.

Quand Alexia, qui a un goût immodéré pour les mots choisis et les expressions châtiées, commence à négliger son vocabulaire, c'est très mauvais signe. Comme lorsqu'elle décrète « une

pizza surgelée, ça ira bien », alors que se nourrir sainement est une obsession. Cela signifie qu'elle a dangereusement dépassé ses limites. C'est pourquoi, en entendant ce « ça pue la merde », Éric se tend.

Alexia en conclut qu'elle a raison. Comme toujours, lorsqu'il s'agit des coups tordus de son connard d'époux.

## 8 h 33

Théo et Léa quittent la maison en se chamaillant et sans dire au revoir à leurs parents. Quand la porte se referme bruyamment sur Alexia qui peste d'être en retard, Éric laisse échapper un long soupir de soulagement.

Enfin seul.

Il lui reste trente minutes pour reprendre ses esprits et se préparer à cette dernière demi-journée. Les restes du petit-déjeuner, les couverts, les briques de lait et de jus... tout a été laissé en état sur la table de la salle à manger. Une véritable porcherie. Il aura le temps de ranger et de nettoyer avant le retour d'Alexia. Ou plutôt, il demandera aux jumeaux de le faire. Il verse le reste de la cafetière dans une tasse Thermos aux couleurs de sa structure de formation et monte les escaliers, direction le grenier.

À l'étage, les chambres semblent elles aussi satisfaites de cette tranquillité retrouvée. Pendant quelques instants, sans trop savoir

pourquoi, Éric se poste devant celles de ses enfants. Comme dans ces films hollywoodiens aux intrigues interchangeable, lorsque le héros, bien qu'à bout de force, s'apprête à livrer une ultime bataille pour sauver l'humanité d'un ennemi mortel, dont la supériorité ne fait pourtant aucun doute, et vient se recueillir durant une poignée de secondes auprès de son enfant endormi. Généralement pour lui chuchoter des mots d'amour que sa virilité exacerbée lui interdit de prononcer à haute voix lorsque sa progéniture est réveillée. Éric sourit en pensant à Théo et à Léa. Ses enfants chéris. Ses enfants si parfaits. Il n'a peut-être rien d'un héros mais, au moins, lui sait leur exprimer sans retenue son affection infinie. Même si, visiblement, ses gamins s'en fichent royalement.

Les effets délétères de sa conversation avec Alexia commencent à s'estomper. Toutefois, Éric ne parvient pas à se débarrasser de cette boule d'angoisse qui le plombe depuis lundi. Depuis les toutes premières minutes de la formation. Une anxiété qu'il pense avoir réussi à dissimuler à sa famille, en surjouant l'enthousiasme et l'autosatisfaction.

8 h 40. Il doit accélérer.

Un bref passage dans la salle de bains. L'autre champ de bataille : serviettes trempées et abandonnées en boule sur le sol, traces de fond de teint sur le bord du lavabo, cheveux dans la baignoire, éclaboussures de dentifrice sur le

miroir... Éric jette un coup d'œil furtif à son reflet. Ce qu'il y découvre ne l'enchant guère : un homme fatigué, les traits tirés et le regard inquiet. Comme aux aguets.

*Merde, Éric ! T'es le boss ! Ça suffit ! Allez ! Ressaisis-toi !*

Il n'a jamais été convaincu par ce type d'auto-coaching à la Rambo. Mais, à cet instant précis, c'est tout ce dont il dispose. Ça et la crème pour le visage de sa femme. « Un excellent produit 5 en 1 pour combattre et atténuer les cernes et les poches qui ne mettent pas en valeur votre beauté. Il décongestionne, nourrit et lisse le contour de vos yeux, pour un regard expressif et serein. » Habituellement, ce type de promesses grossières provoque son hilarité. Pourtant, ce matin, sans conviction et sans dérision non plus, il applique l'onguent miracle en espérant que ça ne soit pas que du baratin. Puis il emprunte l'escalier qui le mène au grenier, siège social de sa petite entreprise.

Cinq ans plus tôt, il a renoncé à son poste de directeur des ressources humaines chez un courtier d'assurances de premier plan – argent à foison, statut social jaloué – pour se reconverter dans la formation à la communication, au service de la coopération. La conséquence directe d'une épiphanie expérimentée lors d'un stage de survie auquel il avait participé avec Patrice, l'un de ses plus vieux amis d'école de commerce. Sur Patrice, l'impact de ce séjour à

la dure en forêt n'avait pas du tout été le même, puisqu'à l'issue de quatre jours intenses, il s'était mis au maniement des armes à feu et aux entraînements commando. Éric, lui, fasciné par les théories de l'effondrement, en était arrivé à la conclusion qu'il fallait de toute urgence développer chez les êtres humains une inexorable capacité à coopérer, afin de trouver ensemble des solutions pour survivre sans s'en remettre à l'éternelle et meurtrière loi du plus fort.

Cette conviction n'était cependant pas incompatible avec le fait de s'armer. Éric entretenait avec une affection presque paternelle le Glock 17 que Patrice lui avait offert pour l'un de ses anniversaires. Sans permis, ni autorisation, son ami ne s'encombrant pas de ces contraintes. Ils étaient allés tirer quelques cartouches dans sa propriété du Perche. Éric avait adoré cette sensation de puissance au creux de la main. Quand Alexia avait découvert qu'il y avait une arme sous leur toit, elle avait explosé de colère, lui reprochant de faire courir un danger mortel aux enfants. Il s'en était sorti en lui faisant croire qu'il allait se débarrasser du Glock. Bien évidemment, il n'avait pas mis sa promesse à exécution. Et bien évidemment, il n'était pas inconscient. Cette façon toujours dévalorisante qu'avait son épouse de le considérer... Il avait soigneusement dissimulé l'arme dans un meuble fermé à clef au fond du grenier. Grenier dont l'accès était

strictement interdit aux jumeaux, qui respectaient sans protester cette règle.

Trois ans avant sa reconversion, sa femme avait également quitté son poste de responsable de clientèle dans la même entreprise que lui – ils s’y étaient rencontrés, dix-huit ans plus tôt. Pour embrasser la carrière de coach dont elle rêvait depuis toujours. Sa vocation. « Coach dans l’âme, l’âme du coach » comme l’annonçait sa description LinkedIn. Deux manœuvres professionnelles extrêmes qui auraient pu faire chavirer le navire familial. Éric se remémore souvent cette période avec nostalgie. Ces grandes décisions prises de concert. La peur, l’exaltation, la fierté de se donner les moyens de vivre leurs aspirations. Ensemble. À cette époque, ils avaient recommencé à faire l’amour tous les jours et beaucoup plaisanté sur les vertus aphrodisiaques du danger. Même si, en toute honnêteté, les risques, minimes, avaient été largement calculés.

L’argent mis de côté durant leurs fastueuses carrières pouvait couvrir plusieurs années de dépenses courantes, sans aucune restriction. Et pourtant, leur train de vie avait toujours été élevé. Leurs réseaux cumulés rassemblaient des centaines de personnes clefs ayant les moyens de s’offrir leurs services ou de les recommander. Et ils étaient déjà propriétaires de leur maison. Ils avaient rapidement fait leurs preuves. En deux ans, Alexia était parvenue à atteindre 70 % de

son salaire de responsable de clientèle. L'année suivante, elle était à flot.

C'est à ce moment-là qu'Éric avait, à son tour, largué les amarres. Comme son épouse, il avait négocié un départ confortable. Dès la deuxième année, ses formations étaient toutes complètes. Le seul moment délicat à négocier avait été le virage de sa reconversion ; par prudence, ils n'étaient pas partis au ski en hiver et s'étaient contentés d'une location en France pour l'été. Les jumeaux avaient transformé ces déconvenues en tragédies. Leurs parents leur en avaient été reconnaissants. Grâce à leur crise spectaculaire – larmes, hurlements, peur d'être la risée de l'école, frustration, déception, inquiétude pour l'avenir de la famille –, les deux époux avaient pu se raconter qu'ils avaient fait preuve de courage pour incarner la fameuse injonction « Deviens ce que tu es », qui figure au cœur même de leurs formations et de leurs accompagnements.

Il existe toutefois un danger réel. Un risque majeur. Leur divorce. Cette double reconversion brillante menée tambour battant par un couple qui donne toutes les apparences de la concorde est interprétée par leurs proches, et surtout par leur clientèle, comme la preuve expérientielle de leurs compétences relationnelles. Lesquelles constituent leur fonds de commerce. Leur désunion ferait voler en éclats cette illusion, et la déception provoquée serait fatale à leur prospérité. Car, exception faite de ces quelques mois

## 13 h 29

— Samuel...

L'homme sans nom descend calmement sur ses appuis pour déposer son revolver à terre lorsqu'il entend son prénom. Prononcé par Manon d'une voix tremblante et incrédule.

Il tréssaille, traversé par une décharge électrique. Il se relève d'un coup et tourne la tête vers l'écran.

— Je... je suis désolé... souffle-t-il.

*Bang !*

Une détonation déchire le voile de ce moment suspendu.

*Bang !*

Une seconde achève l'espoir qui s'y abritait.

Deux hurlements s'enlacent. L'un de douleur. L'autre d'effroi.

Théo baisse son arme et, d'un claquement sec de la langue, salue la précision de son tir.

Les mains sur la poitrine, Samuel tombe à genoux. Et s'effondre.

En souriant.

## Remerciements

À celle que je ne me laisserai jamais d'appeler Lady Hélène Gédouin, mon infinie reconnaissance pour sa confiance sans cesse renouvelée, sa vision audacieuse, son infatigable engagement à donner toutes ses chances à mon travail. Longue vie à notre collaboration.

À toi, Delphine Bourgoïn, ma compagne de vie et d'écrits, qui m'offre sans cesse l'inestimable cadeau d'être la meilleure version de moi-même, en tant qu'autrice, et pas que. Ma profonde gratitude et mon amour total.